



M. N.-P. HUOT,
Premier echevin canadien de Worcester

Chez nos émigrés

La naissance de leur influence politique

Dans le petit monde littéraire du Canada, Worcester est surtout connu pour avoir été la patrie d'adoption de Ferdinand Gagnon. Worcester a cent dix mille habitants, sur lesquels on compte quinze mille Canadiens-français. Ce n'est pas, tant s'en faut, la colonie canadienne française la plus considérable de la Nouvelle-Angleterre, j'aurai notamment à vous parler plus tard de Fall-River, dont la population canadienne est deux fois plus nombreuse. Mais on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en disant que Worcester possède la plus forte proportion de Canadiens-français fixés définitivement aux Etats-Unis.

Pour quiconque veut étudier les chances de survie de notre nationalité en dehors de la province de Québec, on ne saurait trouver un champ d'observation plus convenable. J'ai devant moi l'annonce de M. Félix-Pierre Marois, qui est encore dans le commerce et qui réclame l'honneur d'être habitant de Worcester depuis soixant-cinq ans. C'est, on le pense bien, un cas exceptionnel ; mais ils sont nombreux encore les Canadiens-français qui ont élevé leur famille ici et qui ont contribué à la création de la première paroisse ca-



M. W. LEVI ROUSQUET,
Président du Bureau des Echevins de Worcester

nadienne, il y a trente ans. Et pour bien se rendre compte du progrès accompli depuis cette époque, il faut se faire une idée des conditions dans lesquelles les premiers émigrés sont venus ici.

Aujourd'hui, les chemins de fer ont popularisé la géographie. Presque toutes les familles canadiennes qui désirent pousser une pointe dans la grande République ont un parent qui les a précédés et qui peut les renseigner d'une manière certaine. Mais, il y a un quart de siècle, c'était tout autre chose.

J'ai dans l'esprit l'histoire véridique d'un émigré de ce temps-là, et elle doit être celle de bien d'autres. Inutile de vous dire qu'au début mon homme n'était pas débrouillard. S'il l'eût été, il aurait pu faire sa vie au pays. Mais, ayant failli dans le commerce durant la grande crise de 1875, ne voulant pas travailler sous les regards dédaigneux de ses anciens camarades de plaisir, il prit la route de Worcester. Pourquoi cette ville plutôt qu'un autre endroit ? C'est qu'il avait entendu dire qu'à Worcester demeurait un ancien ami d'enfance, et qu'en dehors de cela il ne possédait absolument aucun renseignement sur les Etats-Unis, qui étaient tout simplement pour lui le pays de l'or et de la liberté—deux mots également brillants, mais aussi également trompeurs.

Quel terrible voyage pour la famille que cette nuit passée sur le chemin de fer, dans les wagons qui les emportaient vers l'inconnu sous la garde d'employés



Mlle CORINNE LACROIX, violoniste
Fall-River, Mass

qui ne pouvaient ou ne voulaient rien leur expliquer. C'était, plus forte que la fatigue et le sommeil, la crainte constante de faire fausse route, de se trouver abandonnés, soudain, dans quelque lieu où les précieux billets pour Worcester ne vaudraient plus rien. La femme et les plus âgés des enfants tendaient des yeux éplorés vers les employés insouciantes tandis que le chef de la famille cachait son inquiétude en se promenant d'un wagon à l'autre.

Enfin ! on a bien compris ; le conducteur a dit "Worcester" mais, que ces employés prononcent donc mal les noms ! Et l'on se trouve au petit jour au milieu d'une population nouvelle, parlant une langue étrangère, dans un pays qui paraît étrange, fantastique, aux yeux gonflés de sommeil, habitués aux rues sombres et étroites du vieux Québec ou du vieux Montréal.

Et voilà le chef de la famille parti à la découverte, tandis que les employés de la gare, braves gens un peu blasés, tentent de faire prendre quelque repas à la femme qui reste avec ses enfants, dans une anxiété que l'engourdissement des sens seul peut rendre endurable.

Le pauvre père, cependant s'en va en aveugle, les yeux grand ouverts, mais tâtonnant à chaque pas. D'abord, il lui semble que chaque individu qu'il rencontre a la mine du Canadien qu'il cherche. Puis quand ces gens, pressés de se rendre à leur ouvrage,



M. ALEXANDRE BÉLISLE, JR
Premier conseiller canadien de Worcester

répondent par un : *I don't understand*, ou quelque chose de plus grossier, il attribue cela à la malveillance, tant il est certain d'avoir reconnu une figure canadienne.

Enfin, son cœur qui se serrait de plus en plus, bondit de joie. Il a entendu un mot français. Il se précipite auprès de celui qui l'a prononcé comme si c'était un frère et lui explique son cas. Celui-ci ne connaît pas l'ami du nouvel émigré, mais il sait où on peut trouver un modeste logement. Sans émotion, il donne les indications nécessaires, puis se sauve en promettant d'aider au pauvre canadien errant à trouver de l'ouvrage le lendemain.

Voilà notre famille installée dans un réduit qu'on n'aurait pas certainement voulu habiter au Canada ; mais ce n'est pas la fin des déboires. Un poêle peu solide, qu'on a acheté parce qu'il ne coûtait pas gros, tombe, brulant horriblement l'un des enfants. Encore cet accident n'est-il que le présage d'une catastrophe plus grande. Le chef de famille qui n'aurait pas voulu passer dans les rues de sa ville natale ayant les mains noircies par le travail, a été obligé, par la famine imminente, d'accepter une place de manœuvre. Il n'avait pas l'habitude de ces lourds travaux ; il attrape un effort et le voilà couché dans le lit avec "la fièvre du pays." La famille est à la mendicité pendant des semaines. Mais on a toujours de la fièvre : mourir plutôt que d'écrire au Canada qu'on est dans le besoin.



M. EUGÈNE-L. BÉLISLE
Ancien conseiller et directeur de l'Opinion Publique